

Le Noël de Pépico

Pépico n'avait pas de chance avec l'orthographe... Ce n'était pas mauvaise volonté de sa part, mais il avait beau faire "entention" les subtilités de la grammaire française échappaient à son entendement et, comme un leitmotiv, les paroles de la maîtresse d'école revenaient à chaque compte rendu de dictée : "Pépico, tu es un âne."

Sur les trente-six élèves de sa classe, dans cette petite école d'un bled oranien, il était généralement le trente-cinquième laissant la place de dernier à son copain Kader, qui passait le temps à attraper les mouches ou à dormir sur le banc près du poêle, à la grande honte de Djelloul, son frère cadet, qui était toujours, lui, dans les premiers du cours élémentaire.

Pépico ne manquait pourtant pas de bonne volonté, mais c'était difficile de s'exprimer en français quand, chez lui, on parlait presque tout le temps espagnol. Son père et sa mère utilisaient quelquefois la langue française, mais "l'aouélica" n'en comprenait pas un mot, et ce n'est pas à quatre-vingt-six ans qu'on allait commencer à lui apprendre la langue de Racine et de Claudel ! alors, pour qu'elle participe à la vie de tous, on parlait espagnol, et ce n'était pas fait pour arranger les connaissances grammaticales de Pépico.

A force de raisonnements et d'images plus que concrètes, la maîtresse avait réussi à lui inculquer la règle du singulier et du pluriel "quand tu es seul, c'est le singulier, par exemple : Pépico est sage", tu es seul n'est-ce pas, donc tu ne mets pas la marque au pluriel ; mais si je dis : "Pépico et Kader sont sages", alors tu n'es plus seul, puisque vous êtes deux, conclusion, tu mets un *s* à l'adjectif sages."

Pépico avait fini par comprendre, et pour lui l'idée de l'individualité s'était associée définitivement au singulier et à l'absence de ce fameux *s* terminal qu'il employait si mal à propos.

Jugez de son désarroi quand dans un texte libre il avait écrit "Je vend des cacahuètes" et que la maîtresse avait souligné la faute du verbe vendre.

"Mais puisque je suis seul à vendre des cacahuètes, pourquoi y faut un *s* à vends ?"

Désarmée par la logique du raisonnement, la maîtresse n'avait pas grondé et s'était bornée à lever les yeux au ciel,

mais son regard avait désemparé Pépico qui ne s'en était pas remis. "Je suis un âne", disait-il à l'aouélica, quand son cœur était trop gros.

— Que dicès ?

— Digo que soy un burro.

— Que burro ? hijo mio, un chico tan espavilado !

Les câlineries louangeuses de la vieille Antonia mettaient un peu de baume sur le chagrin du petit garçon et lui enlevaient une partie de ses complexes.

La mi-décembre approchait et bientôt on allait célébrer Noël ; déjà les tout-petits de la classe maternelle voisine préparaient les étoiles qui devaient illuminer le sapin.

Pépico avait bien envie d'écrire au Père Noël, car il avait quelque chose à lui demander, mais il craignait que le vieux bonhomme, dérouté par son orthographe fantaisiste, ne prenne pas sa lettre en considération. Il demanda donc à son père de l'aider, mais José, le zapatéro, n'était pas très doué pour ce genre d'exercice "Et d'abord ! qu'est-ce tu vas lui demander ?" demanda-t-il.

— Une bicyclette ! mais je sais pas comment ça s'écrit !

— Une bicyclette ! T'ies pas fou?... pourquoi pas une automobile ? Et voyant l'air étonné de Pépico : "Tu sais, c'est que cette année il n'est pas très en fond, le Père Noël."

— Ah ! dit Pépico, un peu désorienté.

Finalement, il alla trouver la maîtresse qui, bonne fille, voulut bien lui prêter son dictionnaire pour les mots d'usage, et superviser le texte en corrigeant quelques fautes par-ci par-là, et voici ce que cela avait donné :

El-Ançor, 15 décembre 1928.

Cher Père Noël,

Bien que je soye pas dans les premiers de la classe, je pense que vous zoublierez pas le Pépico du Sabatéro, et que brave comme vous zêtes, vous zallai m'apportez ça que jé envie le plus : une bicyclette ! (remarquez que je l'ai bien écrit, la maîtresse, elle ma fait voir sur le dictionnaire de la rousse, que je sais pas pourquoi on l'appelle comme ça... Mon père, y ma dit que cet tannée vous zaviez pas de fond ! je vais vous dire une chose, moi, je suis pas difficile, si vous pouvait pas neuve, vous zen porté une d'occasion, que bien content je serai, que je la soignerai bien et qu'avec un chiffon je la ferée brillez comme un soleye.

Si même d'occasion vous pouvez pas, ça ni fait rien, je vous en voudrez pas, parce que dans la vie on fait pas toujours ça qu'on veut, et vous aussi, avec tout le raléo que vous devez avoir en ce moment, vous pouvè zêtre empêché. Je vous dirai pas que je travaille très bien, ça serait une mentira, surtout en orthographe, mais j'ai compris ça que c'est le singulier et je peux vous écrire sans le *s* et c'est la vérité "Pépico il est sage". Je vous embrasse de tout mon cœur.

Fier comme Artaban, Pépico cacheta sa lettre et l'adressa ainsi : Père Noël, aux bons soins du directeur de la poste d'Oran, et contresigna Pépico Gonzalès, 10, rue de l'Eglise-d'El-Ançor.

Le soir du 24 décembre il mit, comme tous les enfants du monde, ses souliers dans la cheminée, et bien qu'il voulût rester éveillé pour apercevoir le bon vieillard, il s'endormit, comme on peut dormir à huit ans, d'un sommeil paisible.

Au matin, quand il ouvrit les yeux, il ne vit rien près des souliers devant lâtre éteint, et les larmes inondèrent ses joues, il avait tant espéré en dépit de tout !... et puis en se retournant pour prendre son mouchoir il la vit, contre la porte de la chambre : belle, rutilante, avec son guidon d'argent, sa selle beige clair, son cadre bleu-roi et ses roues nickelées... un bijou, un vrai bijou !... et une sacoche anormalement gonflée que Pépico ouvrit fébrilement : au milieu des outils, un petit dictionnaire avec, sur la page de garde : "Pour tes progrès en orthographe." Pépico n'en croyait pas ses yeux, tout de suite il voulut montrer à ses parents, à sa grand-mère, à ses voisins, les merveilleux cadeaux du Père Noël, à qui il adressait mentalement sa prière reconnaissante : "Merci, merci, papa Noël, je savais bien, moi, que l'orthographe elle comptait pas tellement pour vous, peut-être que vous aussi vous faisiez des fautes quand vous étiez petit ! ça vous a pas empêché de réussir dans la vie."

Pépico ne saura que beaucoup plus tard que les employés de la Poste d'Oran, touchés par sa lettre que le Directeur des P.T.T. leur avait lue, s'étaient cotisés pour acheter la belle bicyclette qu'ils avaient expédiée en grand secret.

Pour Pépico, ce fut le plus beau Noël de sa vie... il ne l'oublia jamais. C. B.